

Les dompteurs

Dans ce livre, pittoresque et truculent — qui n'est certainement pas "écrit pour des demoiselles", — Henry Thétard nous conte l'histoire du dompteur et de la ménagerie à travers les âges. Nous y faisons successivement connaissance avec le dompteur Martin, avec Van Amburg, Wombwell et Carter, Huguet de Massilia et Charles, avec les "dompteuses et reines de lions", avec Crockett et Hermann, Batty et Lucas, avec la dynastie des Pezon, puis avec Upilio Faïmali et François Bidet, tout le Gotha des belluaires; enfin nous apprenons ce qu'est la ménagerie foraine et le dressage moderne. Voici comment naquit la fa-meuse

DYNASTIE DES PEZON

SAINT-CHÉLY-D'APCHER est un gros bourg de Lozère, dont les toits de tuile ocre se groupent sur la limite des landes du Bas-Gévaudan. A l'horizon, se profile la muraille continue des monts de la Margeride...

A présent, Saint-Chély compte près de deux mille âmes. Au lendemain des guerres impériales, ce n'était encore qu'un village.

En l'an de grâce 1817, les habitants de ce village virent revenir parmi eux l'un des leurs, un jeune homme qui les avait quittés sept années auparavant pour s'engager dans les armées de Napoléon.

Né en 1793, Pierre Pezon fut orphelin de bonne heure. Dès son dix-septième printemps révolu, il avait embrassé la carrière des armes. Il tombait mal. Du métier militaire, le conscrit ne connut guère les splendeurs : à peine dégrossi, il vit commencer la grande débâcle impériale, où lui-même, humble acteur, avait bien des chances de laisser ses os. Par miracle, il revint de la Bérésina, de Leipzig, de Waterloo.

Licencié avec les brigands de la Loire, le soldat désabusé retourna à la lande natale et y reprit son métier de cultivateur. On en vivait ; mal, mais, enfin, on vivait !

Dur à la peine, en deux ans, l'ancien fantassin de Napoléon défricha un petit domaine. Après quoi il se maria avec une payse, une robuste fille de Lozère. De ce mariage naquirent cinq fils : Jean, Alexandre, Baptiste, Justin et Théodore.

La vie était rude, sous la Restauration, dans le pauvre Gévaudan. Les âpres hivers du Plateau Central faisaient descendre vers les lieux habités des bandes de loups faméliques, et, à la nuit tombante, les paysans, barricadés dans leurs maisons, s'endormaient à la chanson de la hurle, chanson de famine et de misère dont le vent dispersait la lugubre complainte.

Vie de solitude et de privations : l'été, on menait les troupeaux dans la montagne ; à l'automne, on récoltait les châtaignes. Les communications

étaient difficiles, les distractions inexistantes, sauf, à de rares intervalles, la visite d'un montreur d'ours.

En dépit de son dur labeur quotidien, Pierre Pezon avait grand mal à faire vivre sa femme et ses fils en bas âge. Et dès que son aîné, Jean, né en 1820, eut atteint sa dixième année, il envoya l'enfant garder les chèvres et les moutons dans la montagne.

Le petit Jean Pezon prit vite goût à cette rude existence au grand air. En peu d'années, il devint un bel adolescent, trapu et rustique comme un chêne de la Margeride.

Le jeune berger était aventureux et tenace. Pendant toute une saison, il avait suivi les évolutions d'un couple de vautours nichés au flanc d'un roc escarpé, pour repérer l'air des rapaces. Il y parvint, et, au prix de mille dangers, suspendu à une corde au-dessus du précipice, craignant à chaque minute de voir surgir, dans un fracas d'ailes énormes, bec ouvert et serres hérissées, les oiseaux furieux, s'empara de deux petits vautours encore incapables de s'envoler.

Il entreprit de les apprivoiser et réussit à leur faire exécuter quelques tours amusants, par exemple de se coucher sur le dos et de faire le mort. A l'automne, reprenant le chemin de Saint-Chély, il exhiba ses jeunes élèves dans les villages qu'il traversait. Il récolta pas mal de gros sous, et cette provende fut la bienvenue à la maison paternelle. Malheureusement, les petits rapaces périrent pendant l'hiver.

J'ai dit que les loups étaient encore fort nombreux, à cette époque, en Lozère. Les Journaux du temps parlent souvent de leurs méfaits : tantôt c'est un voyageur de commerce ou un médecin cheminant seul, à cheval, qui doit repousser une attaque des carnassiers, tantôt une jeune bergère qui se laisse surprendre et dévorer par ces animaux affamés. L'hiver sibérien de 1835 les fit sortir des bois en telle foule qu'on se serait cru reporté à soixante ans en arrière, pendant les grandes battues faites à la recherche de la Bête du Gévaudan, battues où l'on ne tua pas moins de cent cinquante-deux loups, en l'espace de trois ans.

Et, dans cette Bête fantastique qui fit près de deux cents victimes (en majeure partie des femmes et des enfants), de 1764 à 1767, les historiens ne veulent-ils point voir un loup géant, d'une férocité aussi inusitée que sa taille, mais, enfin, un simple loup ?

Je ne me rangerai pas à cet avis. Les témoignages qui nous sont parvenus de gens ayant vu le monstre de près s'inscrivent en faux contre une telle opinion. Un loup ne fait point des bonds de vingt-huit pieds (environ neuf mètres), comme le constata le lieutenant de luveterie Denneval ; un loup ne se dresse pas sur son arrière-train pour combattre à coups de griffes, comme le relata le paysan Pierre Blanc. D'ailleurs, tous les habitants du pays avaient vu des loups et tous étaient unani-